

De Saint Michel à Sainte Croix



Si votre mémoire est fiable, vous vous souviendrez que nous avons arrêté notre promenade de l'an passé à l'extrémité de la rue Saint James, tout juste après avoir franchi la porte de la Grosse Cloche.

Notre dernier coup d'oeil avait été pour son cadran astronomique indiquant la durée exacte de chacune de nos journées lesquelles, en fait, n'ont exactement 24 heures qu'au moment précis des solstices d'hiver et d'été.

J'espère que la découverte de cette précieuse indication vous aura été utile dans la gestion de vos emplois du temps tout au long de l'année qui vient de s'écouler.

Ce monument de la Grosse Cloche ne constitue plus que la moitié subsistante d'un dispositif beaucoup plus important érigé au XIII^{ème} siècle pour assurer la défense de la Porte dite de Saint Eloi percée dans le rempart de la seconde enceinte de la ville.

Ce rempart était lui-même protégé par un large fossé, qui se prolongeait jusqu'à la Garonne et qui était connu sous le nom de Fossé des Salinières car il débouchait sur le quai du même nom.

Ce fossé creusé au XIII^{ème} siècle, ne connut qu'une existence éphémère, à peine plus d'un siècle, puisqu'il fut comblé dès la première moitié du XIV^{ème} siècle, lors de la construction de la troisième enceinte de la ville. Existence éphémère, certes, mais qui marqua profondément la mémoire des Bordelais.

En effet, une fois comblé, ce fossé constitua, dans le tissu urbain, une large saignée disponible dont on fera beaucoup plus tard une large avenue qui deviendra notre
Cours Victor Hugo.

Et ce vaste espace subsistera dans la mémoire collective sous son nom initial de Fossé des Salinières.

Et il le resta longtemps. Si longtemps que, lorsqu'au début des années 1930, mon père m'emmenait faire un tour les dimanches matin, au marché qui se tenait tout au long des trottoirs du cours Victor Hugo, il m'emmenait au marché des Fossés, et je ne l'ai jamais entendu prononcer le nom de Cours Victor Hugo.

Ces fossés étaient comblés depuis déjà 600 ans, mais leur lointain souvenir se

perpétuait encore.

C'est ma génération qui en a abandonné la mémoire. C'est vers l'âge de 10 ou 12 ans que j'ai dû commencer à parler de Cours Victor Hugo, guère avant.

Eh bien nous allons maintenant nous y engager, nous dirigeant vers la Garonne.



Très vite, sur le trottoir de gauche, nous allons particulièrement remarquer la longue enfilade d'immeubles s'étendant du n°29 au n°51.

Construits à partir de 1712 par Goyer de la Rochette, ces immeubles constituent la toute première expérience bordelaise d'un ensemble architectural parfaitement homogène. Il sera suivi plus tard de beaucoup d'autres, notamment sur les quais. Mais le présent exemple fut le premier de tous.

Les rez de chaussée ont toujours été et sont encore dévolus aux boutiques et autres activités commerciales. Ils sont surmontés de trois étages. Les ornements de leurs fenêtres sont en fer forgé appartenant à ce qu'on appelle le style «régence parisienne».



Immédiatement après, entre les n°51 et 63, s'ouvre l'impasse de la Fontaine Bouquière. Vous pourrez y découvrir les derniers, et d'ailleurs modestes vestiges du rempart du XIIIème siècle auquel appartenait la Grosse Cloche.

Mais surtout, si vous êtes un peu férus de géologie, vous pourrez découvrir là, dans l'appareil des murs, des pierres en provenance de tout le littoral atlantique français, mais aussi de toute l'Europe du Nord tout autour de la mer baltique. Ce curieux assemblage est dû au fait que cette construction a été édifiée au moyen de pierres de lest apportées par les navires venant prendre charge à Bordeaux tout au long du Moyen Age. Les barriques vides qu'ils pouvaient rapporter n'offraient pas de poids suffisant pour assurer la stabilité des voiliers en haute mer. Il en allait tout autrement au retour lorsque les barriques étaient pleines. Les vins

bordelais assuraient une charge suffisante et les pierres de lest restaient sur les quais de la ville.

Nous allons maintenant traverser le cours Victor Hugo et gagner le trottoir d'en face. Et là nous allons trouver l'entrée de la rue Pilet. Tout juste à l'entrée au n°2 nous allons découvrir l'une des plus anciennes maisons de Bordeaux.



Ce n'est pas la plus ancienne car celle ci, souvenez-vous, nous l'avons déjà rencontrée l'année dernière, c'était au n°5 de l'impasse de la Rue Neuve, la maison de François Ristiau, le très proche ami de Montesquieu qui devait devenir Directeur de la Compagnie des Indes. Son petit hôtel particulier agrémenté de deux très belles fenêtres gothiques date de la première moitié du XIIIème siècle. Il a donc au moins 250 ans de plus que la maison de la rue Pilet. Par



contre, si l'on voulait à tout prix ouvrir une compétition, on pourrait dire que cette dernière est la plus ancienne construite en croisillons de bois.



Reprenons notre cheminement vers la Garonne, nous allons parvenir à la Porte de Bourgogne, une porte triomphale mais inachevée parce que trop massive. Il était prévu de la doter d'un fronton sculpté comme la Porte d'Aquitaine et la Porte Dijeaux, ses contemporains. Mais ce fronton ne fut jamais réalisé. Dès l'origine, ce lourd monument a marqué une fâcheuse tendance à s'enfoncer dans un sol instable et à donner bien des soucis à plusieurs architectes qui se sont succédés à son chevet. Il n'était donc pas pensable d'ajouter une charge supplémentaire à un monument déjà fragile. Au résultat de tout ceci, son aspect général manque d'allure et ne mérite qu'assez peu d'intérêt.

Pénétrons maintenant dans le quartier Saint Michel.



Il est le fruit de l'irrépressible expansion de la ville qui étouffe dans la contrainte étroite de ses remparts.

La chose n'est pas nouvelle. Nous avons déjà vu comment, au début du Moyen âge, s'était constitué le Faubourg de la Rousselle au delà des murs de l'antique Castrum gallo-romain. Au début du XIIIème siècle on avait décidé de le sécuriser par un nouveau rempart en reportant le mur de la ville de ce que nous appelons aujourd'hui le Cours d'Alsace jusqu'au cours Victor hugo. Mais la pression urbaine se poursuit avec les mêmes conséquences. Un nouveau quartier au-delà de la ligne des nouveaux murs, c'est le quartier Saint Michel et lui aussi va se retrouver sans protection, comme le fût la Rousselle en son temps. L'expansion de la ville, irrésistible, ne se maîtrise pas, tant et si bien que , dès le siècle suivant, au XIVème, il faut de nouveau, à grands

frais, repousser le rempart, mais cette fois-ci

on va voir grand

et aller loin, jusqu'à la rue Peyronnet et à la rue des Douves, englobant ainsi non seulement le nouveau faubourg Saint Michel, mais aussi l'Abbaye Sainte Croix.

Ainsi donc s'est construit à Saint Michel un nouveau quartier assez comparable à celui de la Rousselle que nous avons parcouru l'an passé. Assez comparable, mais pourtant différent.

Assez comparable car nous allons y retrouver les mêmes rues étroites, la même accumulation de boutiques et d'ateliers en tous genres, le même grouillement populaire, toujours aussi affairé, bruyant et turbulent.

Nous y retrouverons également la même saleté et les mêmes fortes odeurs.

Et pourtant différent.

Saint Michel offre une connotation un peu plus maritime que la Rousselle.

Certes, la Rousselle vit beaucoup de son négoce lié au fleuve et à l'outre mer, mais ses habitants sont plutôt des terriens, alors que ceux de Saint Michel, eux, vont davantage sur l'eau. Sur la Garonne, d'ailleurs, plutôt que sur l'océan.

Bordeaux a connu en tous temps bien des vocations maritimes hauturières, mais dans une bien moindre mesure que les villes bretonnes par exemple.

Bordeaux a davantage bâti sa fortune sur la compétence et l'audace même de ses armateurs que sur le nombre de ses capitaines et de ses marins.

Par contre, l'activité fluviale a toujours connu à Bordeaux une importance tout à fait considérable, et sous toutes les formes qu'elle pouvait revêtir:

--pêche

--transports de frêt et de personnes

--construction navale

etc.....

une large part de la population du quartier Saint Michel vivait essentiellement de ces activités de rivière.

La Rivière?

Eh bien oui, car un bon bordelais n'a jamais appelé la Garonne autrement. Le mot de Fleuve était réservé à des cours d'eau lointains tels que la Loire ou la Seine peut-être, mais il eut été parfaitement inconvenant de l'utiliser pour désigner la Garonne.

L'école de Jules Ferry qui, dès les origines s'est efforcée d'apprendre à tous l'usage du bon langage, prônant la distinction entre ce que sont les fleuves, les rivières et les ruisseaux s'y est elle même cassé les dents.

Jusqu'à la dernière guerre, la Garonne à Bordeaux est bel et bien restée la rivière.

Et ceci même dans la bonne société locale. Seuls, peut-être, le préfet et quelques hauts fonctionnaires auraient osé parler de fleuve.

Beaucoup ont tenté d'expliquer l'origine de cet usage local.

Certains y ont vu une sorte de coquetterie, une fausse modestie, mais cela ne me paraît guère correspondre au tempérament des bordelais.

D'autres ont rappelé que pour les Anglais, dont la langue ne connaît pas les subtilités de nos distinctions, la Garonne n'avait pu être que « the river » et que les bordelais, peu contrariants, auraient adopté ce vocable.

Ainsi donc, le quartier Saint Michel est plutôt lié à la vie maritime active et nous allons immédiatement avoir à prendre ce fait en compte dès nos premiers pas, en pénétrant dans la rue de la Fusterie, juste au pied de la Porte de la Bourgogne.

C'était incontestablement une rue dédiée à des artisans du bois.

Mais lesquels?

Vaste débat que je ne saurais trancher.

Les uns affirment de façon péremptoire que l'on y fabriquait des fûts et qu'il s'agissait donc d'une rue de tonneliers.

Mais d'autres répondent qu'il serait bien singulier que l'activité de tonnellerie soit venue s'installer en ce lieu alors que le commerce des vins et des rhums antillais se situait plutôt vers les Chartrons. Et ils proposent de voir là des ateliers de charpentiers, lesquels, jusqu'à la révolution, se dénommaient « charpentiers de haute futaie » précisément pour les distinguer des menuisiers qui travaillaient comme leur nom l'indique sur les « menues » pièces de bois et des tonneliers. Et ils ajoutent que les chantiers navals bordelais étaient établis à quatre pas de là, tout au long des quais depuis la Porte de Bourgogne jusqu'à Paludate. Des chantiers qui exigeaient la présence permanente de centaines de charpentiers.

Ce à quoi les premiers rétorquent que les textes établissent bien la distinction entre les charpentiers dits de « haute futaie » et les charpentiers de marine. Et c'est effectivement exact. Ils ne manquent pas au surplus d'ajouter que l'on trouve un peu plus loin une rue Carpenteyre qui, elle, semble bien mieux appropriée pour accueillir l'activité des charpentiers.

Bref, nous n'en sortirons pas, et ce n'est pas ce soir que nous trancherons le débat, s'il doit jamais être tranché!

Nous allons nous contenter de parcourir cette rue dans laquelle nous allons découvrir deux très vieilles maisons comptant parmi les plus anciennes conservées à Bordeaux.

L'une, au n° 31 date du milieu de XVI^{ème} siècle. Son style architectural se situe à la charnière de la forme médiévale et de la nouvelle mode Renaissance.



L'autre, au n°35 est bâtie sur une arcade tout à fait exemplaire de ce que pouvait être les ateliers et boutiques d'artisans de l'époque.

A partir de ces deux immeubles, il nous faut faire l'effort d'imagination nécessaire pour réaliser que toute la rue et, plus généralement d'ailleurs, toutes les rues du quartier présentaient autrefois cet aspect là.

Progressant dans cette rue de la Fusterie, nous allons laisser à notre droite la rue Maubec, elle aussi fort ancienne puisqu'elle est déjà mentionnée sous ce nom dans divers documents depuis l'an 1400 mais elle n'a su préserver aucun témoignage de ce passé. A quelques pas de là, nous allons déboucher rue des Faures.

Les Faures? C'étaient les forgerons mais pas n'importe quels forgerons. Certains d'entre

eux s'étaient en effet spécialisés, et depuis bien longtemps, dans la fabrication des armes et plus spécialement des épées et des armures. Ils avaient su acquérir dans ce domaine une très grande notoriété, et non seulement locale mais aussi nationale et même internationale. Des témoignages historiques du XIVème siècle attestent que la qualité des épées forgées à Bordeaux avait une renommée européenne.

Progressant dans cette rue des Faures, nous défilons devant la face nord de la basilique Saint Michel.



Ne passons pas le nez au vent mais, parvenus devant le n° 17, levons plutôt les yeux vers les parties hautes de ce monument pour y découvrir une balustrade de pierre au sommet du mur. Regardez-la bien, elle est sculptée de motifs incroyablement complexes qui se déroulent sur une vingtaine de mètres de long.

C'est un rébus!

Et si vous y mettez le temps, avec beaucoup de patience, vous finirez par le déchiffrer en y lisant

Henri de Valoi Ray

Ray avec un A pour « Roi » en gascon, le compagnon sculpteur ne maîtrisait probablement tout à fait le français.....

Il s'agit d'un hommage à Henri III qui, à l'occasion d'un passage à Bordeaux y dispensa de nombreuses libéralités qui, en particulier, permirent, en 1581 de terminer cette partie de l'édifice qui était toujours dans un chantier dont, faute de finances nécessaires, on désespérait de voir la fin.

Si nous poursuivons notre marche rue des Faures, nous reviendrions sur le Cours Victor Hugo, mais nous allons plutôt nous arrêter au pied de la Flèche et, tournant le dos à l'édifice, nous allons regarder droit devant nous.



Hélas! nous ne verrons pas grand chose d'intérêt.

Et pourtant!

Il va nous falloir faire un gros, très gros effort d'imagination.

Toute la partie du quartier qui s'étend devant nous était occupée par le couvent des Franciscains. Un immense couvent doté d'une église monumentale, le tout situé au milieu de vastes jardins.

Ce couvent avait été établi au XIIIème siècle et tout de suite, on avait vu très grand.

Il fut, et il resta, le plus grand couvent Franciscains de tout le midi de la France et l'un des plus grands d'Europe.

Seuls, les noms des rues rappellent désormais le souvenir de cet ensemble sur cette vaste étendue.

C'est là, en effet que vous allez trouver la rue Saint François, du nom du fondateur de l'ordre. La rue du Cloître dont le nom est tout à fait explicite.

La rue des Menuts, car les bordelais en bons gascons qu'ils étaient appelaient les Franciscains « lous frays menuts » ou « lous menuts », c'est à dire les « petits frères ». Vous trouverez là également la rue de l'Observance évoquant le souvenir de la stricte observance de la règle de Saint François que revendiquaient ses disciples. Vous trouverez encore la rue des Cordeliers évoquant la corde blanche nouée autour de la robe de bure que portait chaque frère.

Les références subsistantes sont nombreuses, tout à fait à la mesure de l'importance de cet ensemble religieux dans cette partie de la ville.

Le premier bâtiment construit fut l'église, une vaste, très vaste église à deux nefs, si vaste qu'elle était la plus grande église de Bordeaux. Au fil du temps, elle ne cessa de s'agrandir par l'adjonction de chapelles latérales édifiées aux frais de généreux donateurs au bénéfice de confréries professionnelles. On en compta jusqu'à 15 dédiées aux dévotions des membres des corporations des chapeliers, des tourneurs, des fabricants de boutons, des étaigniers produisant la vaisselle d'étain..etc...

Autour de cet énorme édifice se répartissaient évidemment les imposants batiments conventuels et diverses constructions réparties en de vastes jardins.

Mais ce n'était pas tout car, sans nous déplacer d'un pas, mais tournant notre regard vers la gauche, en direction des capucins, nous aurions découvert, faisant partie du même ensemble le couvent des Clarisses, la branche féminine de l'ordre Franciscain. Cette congrégation aurait été fondée par Sainte Claire, la propre soeur de Saint François. Elles ont aussi laissé leur empreinte sur le quartier. Elles sont à l'origine de la rue Clare (Claire en gascon) et de la rue Saumenude, autre mot de pur gascon désignant les « petites soeurs ».

Ces communautés se sont maintenues jusqu'à la Révolution. Mais, les religieux en ayant été chassés, à partir de 1792, des maisons, des entrepôts et autres constructions diverses ont commencé à s'établir dans les jardins, puis ont colonisé les bâtiments eux-mêmes, lesquels furent bientôt remaniés puis finalement démolis parce qu'inappropriés à leurs nouvelles destinations.

Et pour desservir cette zone d'aménagement non concerté, on vit s'ouvrir tout un lacin de petites rues passablement désordonné, lequel subsiste encore en l'état.

De tout cela, il ne reste rien

ou du moins pas grand chose,

car cachés dans des maisons et de domaines désormais privés, il subsiste encore ici et là quantités de vestiges fragmentaires disséminés dans toute cette partie du quartier ici, une voute, là, une fresque, ailleurs quelques chapiteaux ou encore de très belles caves. La partie de l'ancienne église et qui, désormais est vouée à une fabrique d'art, peut éventuellement se visiter, mais uniquement sur rendez-vous.

Nous n'engagerons pas de visite plus détaillée de cette partie du quartier, mais tant que

vous êtes rue Saint François, engagez-vous donc, sur votre gauche dans la rue du Cloître, et là, arrêtez-vous devant le n° 18. Vous allez y découvrir une énigme peu banale. L'intérêt n'est pas dans la maison dont le décor, passablement surchargé mêle des styles très divers, si bien que l'ensemble, s'il est original, n'est pas nécessairement du meilleur goût. Mais regardez bien, un peu en retrait, au pied d'une colonne, vous allez découvrir une pierre gravée de caractères



hébraïques.

Vous êtes là en présence d'un véritable mystère car aucun spécialiste de l'épigraphie n'a jamais su en déchiffrer la signification. On ne sait même pas d'où vient cette pierre, ni ce qu'elle peut bien faire là. Si le cœur vous en dit, mettez-vous à l'ouvrage et si vous réussissez à en découvrir le sens, je vous prédis sans hésiter une belle notoriété dans les cercles académiques.

Nous allons maintenant revenir vers la basilique Saint Michel.



Si l'on remonte très haut dans l'histoire, on découvre que, sur ce site, s'élevait déjà une chapelle dédiée à Saint Michel au temps de Charlemagne.

Située alors bien loin au-delà des remparts de la ville, elle a dû se trouver confrontée à bien des misères, notamment au cours des différentes invasions normandes.

Beaucoup plus tard, lui succéda une église romane, toujours dédiée au même saint et dont

nous ne savons que bien peu de choses. Elle ne subsista que pendant deux siècles.

C'est au XIV^{ème} siècle, qu'après avoir détruit l'édifice roman, on entama la construction de l'actuelle basilique gothique. Cette construction va s'étaler sur deux siècles au cours desquels elle va connaître des périodes d'intense activité et des interruptions totales pendant des dizaines d'années. Elle ne fut, en fait, terminée qu'en 1581 après le passage d'Henri III ainsi que nous en avons déjà découvert le témoignage en passant tout à l'heure rue des Faures.



Nous ne pouvons pas passer si près de la flèche sans lui marquer tout l'intérêt qu'elle mérite.

Elle est un symbole fort de la ville et un véritable signe de reconnaissance pour sa population.

Louis XI avait une dévotion toute particulière envers Saint Michel et, lors de son passage à Bordeaux, le 7 février 1462, il manifesta le désir d'assister à une messe dans cette église qui lui était dédiée. Il s'en montra fort satisfait et, sur le champ, se montra largement généreux envers la paroisse

Mieux encore, il intervint personnellement auprès du pape pour faire ériger cette église en basilique, ce qu'il finit par obtenir en 1466.

Il est très important de situer cet épisode dans son contexte historique et politique. Nous sommes, je le rappelle, au moment de cette visite, en février 1462. Or Bordeaux ne vient d'être rattaché à la couronne de France que depuis 1453, il y a donc seulement 9 ans, pas plus.

Son nouveau Roi, Louis XI, vient, en sa visite de se montrer généreux en s'intéressant particulièrement à Saint Michel. Il va donc paraître bénéfique, pour l'avenir de la ville de se maintenir dans ses bonnes grâces. Il s'avérait donc nécessaire de faire un beau geste.

Or, dans les derniers temps de l'administration anglaise, on avait édifié à Bordeaux une très belle tour, tout à fait singulière parce que totalement indépendante de son église, selon la mode italienne du temps, c'était la tour Pey Berland.

Cela a donc pu jouer dans la décision de construire une autre tour, également implantée en Campanile, à côté de l'église que le nouveau Roi avait aimée et si bien dotée. Et pour que le geste ait une véritable signification et soit digne du souverain, il fallait que cette nouvelle tour fut un monument vraiment hors du commun.

Et ceci expliquerait la raison pour laquelle ce chantier fut entrepris en toute priorité et conduit à bon terme sans désespérer alors que le bâtiment de l'église elle-même était loin, très loin d'être terminé.

En ce sens, Pey Berland serait en quelque sorte une tour anglaise, et Saint Michel une tour

française.

Sa construction commença le 29 février 1472 et devait durer vingt ans. Les plans en avaient été dressés par l'architecte Jean Lobas et son fils.

L'ouvrage lui-même fut confié à un maître maçon de Saintes dénommé Hugues Beauducheu qui a d'ailleurs sa rue à Bordeaux dans le quartier de la gare Saint Jean. Son salaire total, étalé par versements successifs tout au long des vingt ans du chantier fut fixé à 1200Francs bordelais. Il est bien difficile aujourd'hui de nous rendre compte de ce qu'une telle somme pouvait représenter en pouvoir d'achat. Mais ce qui est tout à fait surprenant, c'est que ce salaire n'était que de 20% supérieur à celui des compagnons maçons de son entreprise. C'était, me semble-t-il bien mal reconnaître le poids de la responsabilité qu'il allait assumer en portant, seul, la charge de la direction de cet énorme chantier. C'est bien pourtant ce qui fut décidé et accepté, son contrat d'entreprise qui nous a été conservé en fait foi. Ce contrat précise en outre et j'en cite le texte:

« l'engagement de rester au service de l'oeuvre toute sa vie durant, de demeurer sur la paroisse et ne s'absenter qu'une fois pas an pour aller voir sa famille »

Les migrations hebdomadaires en vue de passer les week ends en famille restaient à inventer...

Le travail commence sur l'ancien cimetière qui entourait autrefois l'église romane. Mais c'est un édifice dont il est plus facile de poser la première pierre que la dernière. Imaginez un peu la gigantesque masse d'échafaudages qu'il a fallu monter autour de cet ouvrage. Des échafaudages tout en bois bien sûr, une forêt entière y fut consacrée. C'est Henri Abelot, maître charpentier, qui avec ses compagnons se vit confier l'édification de cet ensemble.

Imaginez aussi la gageure que pouvait constituer l'élévation de ces innombrables blocs de pierre sculptés et donc fragiles, sans autre moyen technique que des cordes, des poulies et la force des bras.

Marquons l'arrêt sur cette place et regardons bien cette tour en tentant d'imaginer l'animation déployée sur un pareil chantier, essayons d'en comprendre toute la démesure. Comment ont-ils pu, à l'époque, envisager une telle entreprise avec des moyens aussi limités?

Et pourtant, ils l'ont fait....

Mais quand, tout à la fin, en septembre 1492, il a fallut procéder au couronnement de la flèche par la mise en place de la croix et de la girouette, le tout, nous dit-on, pesant 600 kg, l'opération s'avéra si dangereuse que personne ne voulut l'entreprendre.

Pierre Dugrana, syndic de la fabrique de la paroisse nous l'explique fort bien dans un texte au français plus qu'incertain, car fortement teinté de gascon:

« à caouse que voulusse prene la péna de massoner l'aguilhe dou cloutiey jusques à la fin car je ne troubay home qué y voulus prène la charge »
autrement dit:

« parce qu'ils ne voulurent prendre la peine de maçonner la flèche du clocher jusqu'à la fin car je ne trouvais aucun homme qui voulut s'en charger »

Finalement, ce fut Hugues Beauducheu le maître d'oeuvre en personne qui s'en chargea, moyennant la promesse d'une prime spéciale consistant en la fourniture d'un costume complet et d'une paire de chaussures à sa mesure, le tout ayant coûté 15 francs bordelais et 13 ardis. Et une fois encore, il n'est guère possible de nous rendre compte de ce qu'une telle somme pouvait représenter en monnaie actuelle.

Cette dernière pierre fut posée le jour de la Saint Maurice, le 29 septembre 1492 et la croix mise en place le 8 novembre suivant en présence de Yves Reu, curé de Portets dont on ne sait trop ce qu'il faisait là.

Mais voilà que le bruit se répand dans la ville qu'un tel édifice ne reposant que sur 6 piliers est nécessairement fragile et menace de s'effondrer. Pierre Dugrana, le même syndic de la fabrique que nous avons déjà rencontré tout à l'heure, se fait l'écho de cette rumeur alarmiste, et cette fois-ci en pur gascon:

« diséouent que lou clotchey boulé tumba »

« ils disaient que le clocher voulait tomber »

On fit alors visiter l'ouvrage par des architectes indépendants qui, le 3 avril 1493, déposèrent un rapport tout à fait rassurant, ayant trouvé cette tour bien d'aplomb et ne présentant aucun risque.

Et de fait, l'édifice tint bon pendant longtemps bien qu'il fut parfois menacé.

Il fut frappé par la foudre en 1574 et 1608, dans un temps où le paratonnerre restait encore à inventer, mais il y survécut.

Il faillit bien toutefois disparaître en 1675 lorsque Louis XIV donna l'ordre de le démolir pour punir la paroisse Saint Michel d'avoir déclenché la révolte dite du « papier timbré » au cours de l'année précédente. A l'annonce d'une nouvelle taxe sur les papiers timbrés, la population de Saint Michel avait déclenché une émeute qui avait gagné toute la ville.

Fort heureusement, et en dépit de plusieurs appels d'offre, aucune entreprise ne se présenta pour entamer ce chantier.

On se borna donc à déposer les cloches que l'on déclara « coupables » d'avoir sonné le tocsin pour appeler la population à l'émeute. C'était un moindre mal. Par la suite, les autorités locales ne déployèrent qu'un zèle très modéré pour relancer l'appel d'offres. Le temps passa et la décision royale finit par être oubliée.

Mais l'alerte avait été chaude.

Ce que Louis XIV n'avait pu obtenir, un terrible ouragan s'en chargea dans la nuit du 8 au 9 septembre 1768.

Ce cataclysme devait rester dans l'histoire sous le nom « d'ouragan de Notre Dame » car il était survenu au soir du 8 septembre, jour de la fête de la Nativité de la Vierge Marie. Des dizaines de milliers d'arbres furent abattus dans nos campagnes et tous les raisins en attente des proches vendanges furent précipités au sol. Il n'y eut, cette année là aucune récolte au Pays des Graves et pas davantage en sauternais. La tour Saint Michel n'y résista pas, la quasi totalité de sa flèche fut abattue, soit environ une trentaine de mètres sur la hauteur totale des 114 mètres.

Et le temps passa.

La ferveur des bordelais ne devait plus se mesurer à la même aune que celle de leurs ancêtres.

Dans une ville où, au milieu du XVIIIème siècle, régnait une folle prospérité tant commerciale que financière, on ne trouva pas les moyens de reconstruire ce que la nature avait détruit.

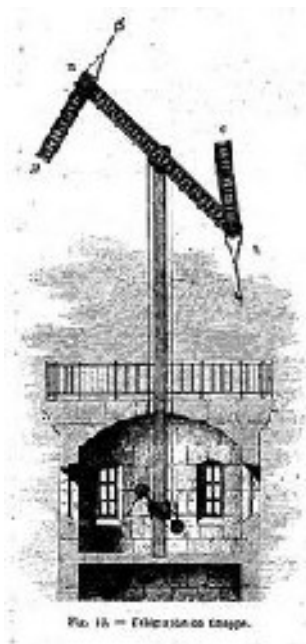
Et le temps passa encore, un très long temps pendant lequel la tour Saint Michel resta un monument tronqué.

Soixante ans après ce désastre, en 1828, on arrasa le moignon de flèche qui subsistait pour transformer la tour en une plate-forme, à 72 mètres de hauteur. C'était pour y implanter une station du télégraphe Chappe.

Inventé par l'abbé Chappe, ingénieur de son état, ce mode de communication était déjà en service dans le nord de la France depuis pas mal de temps.

La première ligne ouverte avait été celle de Paris à Lille sur laquelle la première dépêche fut transmise le 15 août 1794 pour annoncer au gouvernement la prise de la ville du Quesnoy par l'armée française. On avait prioritairement choisi cette relation pour des raisons militaires afin

d'établir un contact rapide entre la Convention et les armées de campagne .



Ce système était constitué d'une succession de sémaphores établis sur des tours de pierre distantes de 5 à 15 km, selon le profil des terrains. Chacun de ces sémaphores était doté de divers bras articulés susceptibles de prendre, à la demande, 196 positions différentes chacune ayant une signification codée. Un gardien observait en permanence l'activité de la tour précédente et reproduisait sur son propre mat les signaux qu'il apercevait, les transmettant ainsi à la tour suivante.



Ce procédé était, pour l'époque, tout à fait novateur. Le premier message transmis en 1794, ne mit que 20 minutes pour parvenir de Lille à Paris. Mais il avait ses limites car, la nuit tout comme le brouillard, interrompait son service.

Lorsqu'en 1828 on s'avisa d'établir une ligne de Paris en Espagne, la Tour Saint Michel, même tronquée s'avéra offrir un précieux relais pour y établir un poste de guet reprenant les signaux émis par une tour établie sur les hauteurs de Lormont et les retransmettant à la tour suivante établie à Gradignan, cette dernière existe encore, toujours équipée de son mat, dans le

parc de l'Institut National des jeunes sourds. Il y avait ainsi 33 stations de Bordeaux à Behobie.

Ce télégraphe fonctionna jusqu'en 1853, date à laquelle il fut supplanté par le télégraphe électrique Morse, beaucoup plus rapide et surtout indépendant des contraintes de la nuit et du brouillard.

Huit ans après l'abandon du télégraphe Chappe, on décida enfin de redonner à la tour sa



vocation première, celle d'être le clocher de l'église.

On allait donc reconstruire la flèche 93 ans après que l'ouragan l'eût abattue. Mais il fallut reprendre la maçonnerie beaucoup plus bas que la plate-forme aménagée pour le télégraphe.

Dirigés par l'architecte Abadie, les travaux, cette fois-ci, durèrent 8 ans, de 1861 à 1869. En fait, désormais, seule la base de la tour et sa crypte datent du XVème siècle. Les $\frac{3}{4}$ au moins du monument tel que vous le voyez aujourd'hui ont été repensés et entièrement rebatis au XIXème siècle.

Je viens de parler de la Crypte.

C'est là qu'il y a une cinquantaine d'années, on montrait encore les fameuses momies dont il nous faut bien tout de même dire un mot en passant.

Nombre d'écrivains de grand renom, de passage à Bordeaux sont allés les voir et ont rendu compte de leur visite en termes plus ou moins grandiloquents et même grandguignolesques.

En particulier Stendhal, Théophile Gautier, Victor Hugo, Gustave Flaubert et bien d'autres encore.

Il n'en fallait pas plus pour leur assurer une large publicité et enflammer les imaginations.

Le fait est que la mise en scène était assez impressionnante. Je me souviens de les avoir vues au cours des années 30. Une femme déjà très âgée, du moins à l'époque, la voyais-je ainsi, vous invitait à descendre dans cette vaste cave obscure. Elle était toute de noir vêtue et ne disposait pour tout éclairage que d'une petite lampe à pétrole dispensant, à tout le moins, autant de fumée que de lumière, suffisante cependant pour projeter sur les murs des silhouettes d'ombres dansantes et plutôt inquiétantes. Et elle promenait cette petite lumière sous le nez de chacune de ces pauvres dépouilles dressées toutes droites contre les parois de la crypte.

Chacune avait droit à un commentaire approprié mais pas toujours très rassurant.

Il y avait là le militaire, tué en duel, la famille entière empoisonnée par des champignons, et même la femme dont on supposait qu'elle avait pu être enterrée vive..J'en fis des cauchemars

pendant plusieurs de mes nuits d'enfant.

En fait, l'origine de ces momies est fort banale. En 1791, le Directoire du département, nous dirions aujourd'hui la Préfecture, décida de supprimer tous les cimetières encore subsistants à l'intérieur de la ville. De celui qui entourait encore Saint Michel, on exhuma ainsi 70 corps naturellement momifiés par un sol particulièrement riche en carbonante de calcium. On en choisit quelques uns parmi les mieux conservés et on les exposa en ce lieu.

Du fait de leur dégradation progressive, on en vint à suspendre les visites. Puis en 1979, on les retira pour les reinhumer au cimetière de la Chartreuse où ces malheureuses dépouilles ont fini par trouver un repos bien mérité.

Nous nous sommes longuement attardés place Canteloup où se situent l'église et la tour Saint Michel.



Engageons-nous maintenant dans la rue que nous appelons la rue Camille Sauvageau, du nom d'un professeur de Sciences naturelles de l'université de Bordeaux. Cette rue va nous mener tout droit à l'église Sainte Croix. Une rue devenue désormais bien banale alors qu'elle a connu pendant longtemps une intense activité commerciale. Elle fut littéralement l'artère commerçante de ce quartier. Les habitants de Saint Michel et de Sainte Croix n'hésitaient pas à l'appeler « la petite rue Sainte Catherine ». Ils y trouvaient tous les commerces qu'ils pouvaient désirer et cela leur convenait fort bien car ils n'aimaient rien tant que de vivre entre eux, entre « gens de Garonne » et ne fréquentaient le centre ville qu'en cas d'absolue nécessité.

Tout cela a bien changé. Jetons tout de même en passant un coup d'oeil sur un joli escalier couvert qui a subsisté au flanc d'une maison à votre gauche.

Entre cette rue Camille Sauvageau et les quais de Garonne, vivait toute une population de marins, de charpentiers de marine, de calfateurs, de pêcheurs, tous plus ou moins confinés sur un espace relativement réduit. Nous avons beaucoup de peine à imaginer l'effervescence bruyante qui pouvait régner en ces lieux ne serait-ce que du fait de la présence des chantiers de construction navale qui s'étiraient au long des quais de Saint Croix et de Paludate et où s'affairaient des centaines et des centaines d'ouvriers.



Nous sommes en train, à Rochefort, de construire à l'identique une réplique de l'Hermione, le voilier qui transporta Lafayette en Amérique au secours des insurgés lors de la guerre de l'indépendance. Une quinzaine d'années va être nécessaire pour mener à bien ce chantier. Certes, les ouvriers y sont peu nombreux, mais ils disposent de tout l'appareillage moderne de sciage, ponçage, etc...Au XVIIIème siècle tout cela se faisait entièrement à la main. Un seul homme débite aujourd'hui une planche sur un banc de scie électrique en quelques dizaines de secondes. Au XVIIIème siècle, pour débiter la même planche, sur un chevalet de scieur de long, il fallait deux hommes et plus d'une heure.

Or, au XVIIIème siècle, aux environs de 1780, au plus fort de la prospérité du port de Bordeaux, on lançait plus de 20 navires par an d'un gabarit comparable à celui de l'Hermione.

Plus de 20 navires!!

Et tout à la main!!

Cela peut vous donner une idée des nuées d'ouvriers de toutes spécialités qui pouvaient s'affairer sur la quais de Garonne.

Et tous vivaient entassés dans le modeste espace de ces quelques rues. Vous ne vous étonnerez donc pas du fait que ces quartiers aient pu être turbulents et bruyants.

Jusque vers 1750 la construction navale avait été active mais raisonnable.Elle se cantonnait au quai des Salinières. Puis très vite, de 1750 à 1760 elle monte en puissance et gagne du terrain vers les quais de la Grave et de la Monnaie. Puis c'est le paroxysme des années 1780 avec l'extension jusqu'à Paludate. C'est une activité dévoreuse d'espace car il faut aménager un large intervalle entre deux navires en construction afin de limiter les risques d'incendie.

Des stocks de bois très secs s'accumulent en ces lieux, à proximité immédiate de grands foyers où l'on maintenait les goudrons de calfatage en fusion. Si les chantiers voisinent de trop près, le moindre départ de feu peut se propager de cale en cale et prendre des proportions gigantesques.

Et,d'expérience, ce risque était connu.

En 1782, année au cours de laquelle on a lancé 40 navires, les chantiers atteignent les limites de Bègles attirant toujours et encore toujours plus de main d'oeuvre.

Et l'habitat ne suit pas....

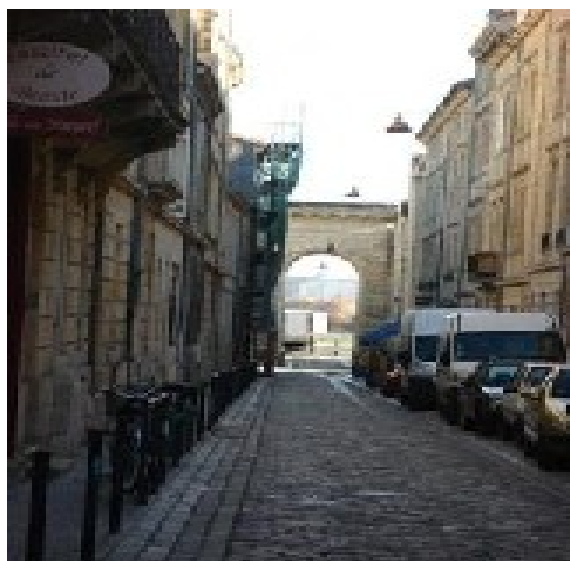
Et pourquoi ne construit-on pas davantage alors que d'autres quartiers de la ville, au même moment, sont en plein expansion?

Tout simplement parce que l'on manque de terrains disponibles.



Les vastes emprises foncières de l'Abbaye de Sainte Croix, du Noviciat des Jésuites, dont les bâtiments austères subsistent encore dans la rue toujours dénommée de Noviciat, et celles des nombreuses autres congrégations religieuses, avaient déjà colonisé ces terrains et de très longue date, parce qu'ils étaient disponibles avant que ne s'exerce la pression de l'urbanisation du XVIIIème siècle.

Ajoutons-y les emprises d'établissements publics, tels que l'Hôtel de la Monnaie édifié en 1760 alors que le développement démographique est déjà très engagé on peut effectivement se



demander s'il n'aurait pas été plus judicieux de situer cette institution dans un quartier de la ville un peu plus dégagé.

Mais il semble qu'il y ait eu là une volonté politique d'assainir cet îlot urbain. La rue de la Porte de la Monnaie était alors une rue « chaude », étroitement surveillée parce que dédiée à la prostitution et à la délinquance. Ce n'est donc peut-être pas tout à fait par hasard si l'on voit édifier là des bâtiments tels que la Porte de la Monnaie s'ouvrant sur les quais en 1758 et l'hôtel de la Monnaie lui-même en 1760.

Et l'opération va effectivement porter quelques fruits car la physionomie de cette rue change notablement. On y voit s'édifier une belle enfilade de maisons bourgeoises, l'une des mieux conservées étant celle d'un négociant de Saint Domingue à l'angle de la rue Carpenteyre. Mieux encore...

Aucune monnaie n'étant plus frappée à Bordeaux, l'hôtel lui-même se retrouve disponible. A partir du Premier Empire, il fut affecté à une communauté d'Ursulines qui ouvrit un pensionnat de jeunes filles, lequel fonctionna jusqu'en 1906.

Je vous avais bien dit que la physionomie du quartier avait sensiblement changé!!

Ces différentes emprises foncières très conséquentes, expliquent l'entassement démographique que connaît alors ce quartier sur les surfaces subsistantes.

Il convient de bien préciser tout de même que les larges emprises des congrégations religieuses n'ont évincé personne, elles étaient là bien avant cette expansion. Fondée au VIIème siècle, l'Abbaye de Sainte Croix, par exemple était établie en ce lieu depuis plus de 10 siècles. Il fut longtemps une rase campagne bien loin hors des murs de la ville.



Parmi les installations les plus récentes, on trouve les Capucins, arrivés en 1601. Mais ils n'ont fait qu'occuper l'emplacement de l'ancien hôpital de la peste dont personne ne voulait plus occuper le terrain.

A la suite de la grande épidémie de peste qu'avait subi la ville en 1585 et qui avait fait 15 000 victimes, la municipalité avait décidé, dès l'année suivante, de construire là un hôpital spécialisé qui, dès 1599 sera reporté encore plus loin de la ville et la réputation de ce lieu était si mauvaise que nuls, autres que les Capucins ne voulurent s'y établir. Au demeurant, à l'occasion, l'administration royale ne considérait pas ces domaines comme intangibles. Ainsi, par exemple, Tourny de 1738 à 1740, fera percer ce que nous appelons aujourd'hui la rue du Hamel à travers les jardins du Couvent des Capucins.



Des bâtiments de ce couvent s'ouvrent encore au N° 18 de cette rue , ils sont actuellement occupés par

le Centre Régional des Oeuvres Universitaires: le CROUS.

Bien curieuse histoire que de celle de ce bâtiment.

Désaffecté de sa vocation religieuse sous la Révolution, il accueillit d'abord un club républicain.

Après le Concordat de 1801, il sera réinvesti par l'Archevêché qui en fit son séminaire diocésain. Mais ce n'était ni plus ni moins qu'une occupation abusive car il n'avait ni demandé, ni, à fortiori, reçu l'autorisation de réoccuper cet établissement. La situation était litigieuse et entretenait un conflit latent avec l'administration impériale.

Or, on raconte, qu'un matin d'avril 1808, alors que Napoléon Ier en route vers l'Espagne, faisait étape à Bordeaux, un visiteur inconnu se présenta à la porte de cet établissement, en tenue « bourgeoise » nous est-il précisé, et demanda à rencontrer le Supérieur du Séminaire afin, dit-il, de préparer les modalités d'une visite que l'empereur se proposait de faire dans le courant de la journée.

Il est très bien reçu et traverse une classe où il est fort poliment accueilli par les séminaristes qu'il trouve en plein travail, et, tandis que l'on recherche le Supérieur, le visiteur s'éclipse discrètement et disparaît.



On ne le retrouva pas, mais un vieux grognard invalide, devenu jardinier l'a bel et bien reconnu. C'était Napoléon en personne, revêtu d'une discrète tenue bourgeoise.

Cette anecdote que tout le Bordeaux de l'époque a bien connue et maintes fois racontée est-elle exacte? Je vous en laisse juges.

Toujours est-il que le 19 mai suivant, entretemps parvenu et établi à Bayonne, l'Empereur signait bel et bien un décret affectant définitivement ce bâtiment à l'usage de l'Archevêché. Le litige était clos.

Ce quartier réserve bien d'autres surprises.

Qui pourrait se douter que dans la même rue du Hamel derrière la porte de la maison voisine, à l'enseigne actuelle de l'Office des Anciens Combattants, s'étend un vaste jardin arboré de plus de $\frac{3}{4}$ d'hectare, complètement invisible de l'extérieur. Un vaste espace vert au beau milieu de ce quartier aux rues sombres et étroites, un véritable havre de paix à trois pas de l'agitation des Capucins... C'est tout ce qu'il reste du jardin du couvent des moines du même nom.

Et nous pourrions encore recenser d'autres établissements du même genre grands dévoreurs d'espace dont la présence explique la rareté des disponibilités foncières lorsqu'il fallut accueillir les nouveaux arrivants du XVIIIème siècle.

Il en reste néanmoins un dont l'importance fut telle, que nous ne pouvons le passer sous silence, c'est l'imposant Hôpital de la Manufacture.



En 1619, donc plus d'un siècle avant que ne se manifeste la grande pression urbanistique, Madame de Tausia veuve d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, légua son immense fortune en vue de construire un hôpital qui, à l'époque, parut tout à fait singulier dans le but qu'il se proposait.

Il s'agissait d'y accueillir les enfants abandonnés et de pauvres gens handicapés de la vie.

Les registres conservés nous donnent des indications précises sur le nombre de ces enfants. Ces chiffres sont effarants. Je n'en citerai qu'un seul, 1021 pour la seule année 1724 et on trouverait bien plus encore dans chaque année vers la fin du siècle. Ces malheureux enfants étaient déposés anonymement dans un Tour situé près de la porte principale. Il s'agissait d'un cylindre de bois vertical tournant sur lui-même dans l'épaisseur du mur de l'édifice. Une cloison également verticale le partageait en deux parties égales. C'était en réduction l'image même d'une porte à tambour qu n'aurait comporté que deux compartiments. L'enfant était déposé dans la partie située côté rue. En faisant pivoter le dispositif sur lui-même, il disparaissait et se retrouvait à l'intérieur de l'hospice sans qu'aucun contact matériel ou même seulement visuel, ait pu être établi entre la rue et l'intérieur du bâtiment. Ces enfants étaient quelquefois porteurs d'un signe tel qu'un bout de ruban ou une cordelette dont la mention était soigneusement consignée sur le registre d'accueil en même temps que la date et l'heure de leur dépôt. Ce dispositif perdura fort longtemps. Il ne devait être abandonné qu'en 1861.

Quand aux pauvres handicapés, il s'agissait d'infirmes ou encore d'accidentés du travail, fort nombreux, hélas! sur des chantiers peu soucieux de sécurité.

Et l'originalité de l'institution résidait dans le fait qu'elle ne se proposait pas seulement de les accueillir, mais de les former à un métier compatible avec les capacités physiques dont ils disposaient encore, leur donnant ainsi une nouvelle chance d'autonomie. C'était, pour l'époque, une initiative tout à fait novatrice que Madame de Tausia avait conçue dans l'esprit du généreux courant caritatif qu'avait suscité Saint Vincent de Paul en ce début du XVII^{ème} siècle. Et ce n'est pas un hasard si, à quelques pas de là, dans l'actuel quartier Saint Jean, au plus près de la gare, on trouve encore une rue de Tausia et une rue Saint Vincent de Paul.

Cette institution était tellement novatrice que l'on ne sut pas trop quel nom lui donner.

On l'appela d'abord: Hôpital des métiers, puis un peu plus tard, on ne sait trop pourquoi:

Hôpital de la Manufacture

alors qu'en fait, il n'y eut jamais là de manufacture vouée à une quelconque production, et ce nom lui est resté, jusqu'à sa disparition, rendant bien mal compte du centre de formation professionnelle adaptée qu'avait imaginé Madame de Tausia.

Ce vaste ensemble immobilier se situait à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le château Descas construit à partir de 1881.



Du vaste ensemble du XVIIème siècle, il ne subsiste pratiquement rien sinon un petit pavillon situé au n°12 de la rue Peyronnet.

Hélas! Au cours du XVIIIème siècle, l'esprit de l'oeuvre conçue par Madme de Tausia allait être complètement détourné.

De plus en plus, la municipalité en usa pour y interner tous les mendiants et autres pauvres hères de la ville, sans autre souci que de les faire disparaître du paysage urbain. La vocation éducative de l'institution s'effaça au profit d'un appareil purement et simplement répressif.

L'Hôpital de la Manufacture devint une sorte de rétention administrative. Ce n'était pas du tout ce qu'avait souhaité Madame de Tausia...

C'est néanmoins dans la vaste cour centrale de ce bâtiment que, le 16 juin 1784, se produisit un événement tout à fait considérable.

C'est en effet de là que s'éleva la première montgolfière habitée que l'on ait jamais vue dans le ciel de Bordeaux.

Depuis décembre 1783, on avait procédé, en divers endroits de la ville à une bonne demi-douzaine de tentatives de lancement de ballons de toutes dimensions.

Chacune de ces expériences plus ou moins improvisées, mais très médiatisées, avait piteusement échoué.

Elles avaient toutes, pourtant réuni un grand concours de peuple. Et certaines d'entre elles s'étaient terminées en émeutes furieuses de foules frustrées d'avoir payé pour ne rien voir.

La tentative du 16 juin avait été beaucoup mieux préparée que les précédentes. La cour de l'hôpital avait été choisie parce qu'elle offrait un bon abri protégeant du vent et puis aussi car elle constituait un lieu clos dont on pouvait aisément contrôler les entrées en filtrant les perturbateurs turbulents que l'on avait repéré au cours des expériences précédentes. Des entrées au demeurant payantes au profit de l'hôpital.

C'était un jeudi, il faisait très beau, une très belle journée de juin.

Trois aërostiers prirent place dans la nacelle et après de longs et minutieux préparatifs, on vit le ballon s'élever dans les airs, les emportant tous les trois.

Ils passèrent au dessus de la basilique Saint Michel, puis de la Grosse Cloche et finirent par atterrir au milieu des vignes, tout à côté de la Chartreuse.

Le retour en ville de ces trois héros fut littéralement triomphal. On leur tressa des couronnes de laurier, on fleurit abondamment leur maison et diverses musiques s'improvisèrent sous leurs fenêtres pendant toute la nuit suivante.

Vous avez certainement remarqué que nous tournons autour de l'imposant monument de l'Abbaye de sainte Croix sans nous y arrêter.



Nous ne le visiterons pas plus que nous n'avons visité la basilique Saint Michel ou, en d'autres temps, le Grand Théâtre ou le Palais de la Bourse, lorsque nous les avons rencontrés.

Chacun de ces édifices mériterait à lui seul une visite détaillée qui ne peut trouver sa place dans le cadre de nos rencontres.

Notre propos n'a jamais eu d'autre prétention que de nous promener au fil des rues en évoquant les souvenirs et anecdotes dont elles ont fourni le cadre.

Beaucoup plus que de procéder à un descriptif de la ville, nous avons humé l'air du temps afin de nous donner

Pourquoi pas?

Le désir d'en savoir davantage en prenant part à de véritables visites, celles de l'Office du Tourisme par exemple qui répondent parfaitement à ce propos.

Alors ? Que dirons nous de Sainte Croix?

Peu de choses en vérité sinon que les moines installèrent là leur communauté, aux temps Mérovingiens, il la situèrent volontairement en rase campagne, bien loin des murs ceignant étroitement la ville.

Ce qu'ils cherchaient, c'était la solitude et un lieu où l'espace ne leur serait pas compté. Ils étaient bien loin de pouvoir imaginer que l'expansion urbaine pourrait un jour les rattraper.

Ce faisant, ils s'en remettaient à la seule providence pour assurer leur protection et leur sécurité. Une providence qui les garda bien mal des invasions arabe et normande. Mais il faut bien dire que ceux qui avaient fait confiance aux remparts de leur cité ne furent pas davantage épargnés.

Les terrains défrichés par ces moines s'étendirent fort loin, sur tout ce qui constitue l'actuel quartier Saint Jean et même au-delà.

Mais ce n'est pas tout car, au cours des siècles qui allaient suivre, l'Abbaye s'enrichit de nombreuses donations foncières situées parfois bien loin de là.

Ce fut par exemple le cas du Château de Carbonnieux, sur le territoire de Léognan, qui leur fut légué en 1741.

Et tout aussitôt, ces bénédictins se montrèrent vigneron avisés. Ils reconvertirent ce vignoble en cépages blancs fournissant un vin de très haute qualité qu'ils surent faire connaître et vendre jusqu'aux confins de l'Europe.

Mieux encore!

Férés de marketing avant la lettre, ils réussirent même à en vendre en terre d'islam sous une étiquette portant le nom

d' « eau minérale de Carboneux »

On en servit, dit-on, à la table du Sultan d'Istanbul et celui-ci se serait exclamé:

« pourquoi les Roumis font-ils si grand cas de leur vin alors qu'ils ont de la si bonne eau! »

Pour être un peu plus sérieux, rappelons que, selon la tradition, c'est en ce lieu de Sainte Croix que serait mort Saint Momolin en l'an 643. Nous en retrouvons encore le patronage dans quelques unes de nos églises. C'est le cas par exemple, de Saint Léger de Balson où un autel lui est dédié dans une chapelle latérale.

Peut-être vous souviendrez-vous d'une expression argotique un peu passée de mode mais qui avait encore cours il y a de cela quelques années.

S'agissant d'une personne que l'on estimait psychiquement dérangée, on disait couramment

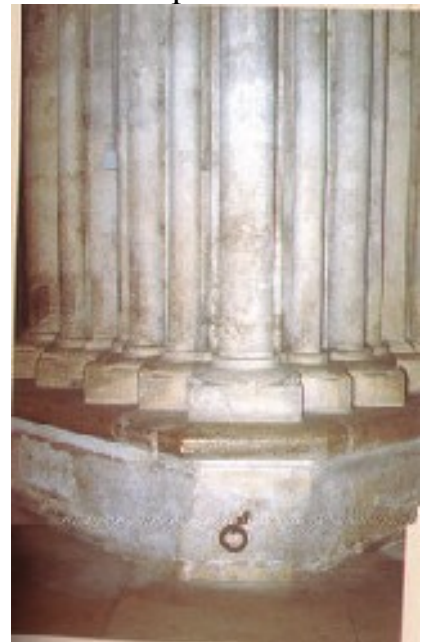
« il est un peu momo »

et joignant le geste à la parole, on se tapotait la tempe de l'index....

ne cherchez pas davantage....

C'est un vieux, très vieux souvenir du temps où l'on invoquait l'intercession de Saint Momolin pour la guérison des aliénés.

Si vous visitez un jour l'Abbaye de Sainte Croix, regardez donc attentivement au pied des piliers de la nef et vous y verrez encore des anneaux de fer scellés dans la pierre.



C'est là que l'on enchaînait ces pauvres malheureux afin que leurs interventions éventuelles ne viennent pas perturber les offices que l'on célébrait à leur intention.

Curieuse conception des soins psychiatriques tout aussi bien d'ailleurs que de l'accueil de l'église.

C'était un autre temps...

Mais ne nous scandalisons ni trop vite, ni trop fort.

Ayons, d'abord, la prudence de nous demander ce que, d'ici 2 ou 3 siècles, nos descendants pourront penser de nous, lorsqu'au hasard de leurs recherches ils prendront connaissance de certaines de nos pratiques actuelles qui nous paraissent aujourd'hui d'une évidente normalité et que eux jugeront incongrues et barbares....

ainsi va l'Histoire..

mieux vaut donc nous montrer prudents dans nos jugements
très prudents même.....

BIBLIOGRAPHIE et REMERCIEMENTS

- La vie quotidienne à Bordeaux au XIIIème siècle
Par Paul Butel et Jean-Pierre Poussou Ed Hachette
- Vivre à Bordeaux sous l'ancien régime
par Paul Butel Ed Perrin
- Naissance et vie des quartiers de Bordeaux
par Albert Rêche Ed Seghers
- Dix siècles de vie quotidienne à Bordeaux
par Albert Rêche Ed Segher
- Rues de Bordeaux par Roger Galy Ed l'Orée
- Guide de Bordeaux par Délie Muller et JY Boscher Ed Sud Image
- Noms de rues gascons à Bordeaux
par Jean Bonnemaïson Ed Prince Nègre
- Marques d'Aquitaine par Olivier Londeix Ed Sud Ouest

ETC.....

Ainsi que les innombrables documents et dossiers des archives municipales de la ville de Bordeaux et des Archives départementales de la Gironde.